

LES FINS DE MONDE AU CINÉMA

par

Claude Aziza

Est-il surprenant que le siècle de l'atome ait fourni aux écrivains et aux scénaristes de science-fiction la parfaite panoplie de fins de monde sur fond de catastrophe nucléaire, biologique ou écologiste ? Le thème est, en gros, toujours le même. Mais les variantes sont infinies. L'Apocalypse n'est plus pour demain : elle est déjà là. Elle resurgit du fond des âges, elle ne s'endort jamais, quels que soient les noms dont on l'affuble : peur de l'an Mille, peste noire, grande famine, angoisse du troisième millénaire. Dans les années 1950, c'était LA BOMBE, née du croisement de l'atome et de la guerre Froide. Aujourd'hui, selon les couleurs de l'actualité, la bête se nomme terrorisme, pollution ou virus. Mais, comme les catégories aristotéliennes, les opéras de fins de monde ont toujours trois actes : une explosion dramatique, un combat pathétique, un destin tragique.

UNE EXPLOSION DRAMATIQUE

Une explosion, un éclair aveuglant, affolement, cris, panique. La brutalité du drame se prête, on s'en doute, aux effets spectaculaires du cinéma. On les trouve, sur les écrans français, dès 1923, avec *La Cité foudroyée* de Luitz-Morat ou *Paris qui dort*, plus poétique, de René Clair. Plus dramatique, *La Fin du monde* d'Abel Gance (1930) annonce déjà les grandes machines hollywoodiennes. Savants fous (*Dr Folamour*, Stanley Kubrick, 1963), panique indescriptible (*Panique année zéro*, Ray Milland, 1962, tiré de la nouvelle de Ward Moore, « Loth », 1953, disponible dans *Histoires de fins de monde*, LP, n°3767), mort soudaine ou- ce qui est pire- lente agonie d'une poignée de survivants réfugiés dans un sous-marin (*Le Dernier Rivage*, Stanley Kramer, 1959, tiré du roman homonyme de Nevil Shute, 1957, 10/18, n°1869).

Mais la plus spectaculaire démonstration ne doit rien – paradoxalement- à la fiction. Commandée par la BBC, en 1965, à Peter Watkins, sur le thème : « Ce qu'il faut faire en cas d'attaque nucléaire », *La Bombe* est un documentaire si réaliste qu'il ne fut jamais diffusé à la télévision. Il se contenta de passer dans les salles de

cinéma avec le statut des œuvres de fiction. Plus spectaculaires mais infiniment moins crédibles, les fictions d'aujourd'hui nous montrent à grands renforts d'effets spéciaux, une terre attaquée et quasi-détruite par des envahisseurs extra-terrestres, féroces et dépourvus de scrupules, d'*Independance Day* (Roland Emmerich, 1996) à *Mars Attacks* (Tim Burton, 1996). Mais le genre remonte à *La Guerre des mondes* d'Herbert George Wells (1898), portée au cinéma par Byron Haskin (1953).

La littérature préfère, elle, nous brosser le tableau d'une société qui devient folle, comme dans *Le Jour des fous* d'Edmund Cooper (1966, Marabout, n°391) ou la quasi-totalité de la population s'est suicidée de désespoir) ou dans *L'Ultime Fléau* de Fredrik Pohl (Calmann-Lévy). Folie née de l'aveuglement et du refus de prêter attention aux messages alarmistes des savants terriens, voire de quelques lointaines entités come dans *Et la planète sauta* (B.R. Bruss, alias Roger Blonder, 1964, LP, n°7040). Certains, comme Robert Silverberg, donnent dans la dérision. Lui qui imagine dans « Quand nous sommes allés voir la fin du monde » (1972, dans *Histoires de catastrophes*, LP, n°3818) que des touristes d'un lointain futur viennent assister à la dernière journée terrestre, avant une catastrophe nucléaire qu'ils sont seuls à connaître ! Mais le cœur n'y est pas.

Moins spectaculaires qu'une banale explosion atomique mais tout aussi mortels. La mort de l'herbe, la fin des céréales, la famine, les émeutes, le retour à la barbarie, l'écroulement de la civilisation, comme dans *Terre brûlée* (Cornel Wilde, tiré du roman homonyme de John Christopher, LP, n°7045). Une surpopulation incontrôlée, l'épuisement des ressources alimentaires et le recours à une nourriture peu orthodoxe, comme dans *Soleil vert* (Richard Fleischer, 1973, tiré du roman d'Harry Harrison, *Make Room ! Make Room*, disponible dans le recueil *Catastrophes*, chez Omnibus). Simple, net, efficace.

UN COMBAT PATHÉTIQUE

Bon, ça y est, elle a explosé la bombe, la terre est devenue un monde d'affamés ou un désert stérile. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Car le plus dur, on le sait bien, c'est pour ceux qui restent ! Sur le papier c'est simple. Vous avez le choix entre plusieurs solutions. Vous pouvez sombrer doucement dans la folie (Marco Ferreri, *Rêve de singe*, 1978) et puis c'est réglé. Vous pouvez aussi regrouper les survivants et repartir- le cœur vaillant - de zéro (*Histoires de survivants*, LP, n°3776). Mais ne pensez pas que les choses vont être faciles. Après le chaos vient la barbarie. Ici, en France, au fin fond de l'Aveyron, des survivants, épargnés

par le hasard, un échantillon d'humanité banal, qui tente de survivre au milieu de la violence et des appétits de puissance (*Malevil*, Christian de Chalonges, 1980, tiré du roman homonyme de Robert Merle, 1972, FO, n°1444). Là, à New York, une communauté qui essaie, face à un groupe de prédateurs, de conserver des structures sociales, doit avoir recours aux services d'un mercenaire pour tenter de sauver les ultimes ressources qui permettraient de faire renaître un semblant de civilisation (*New York ne répond plus*, Robert Clouse, 1975). Ailleurs, dans un monde dévasté, où l'essence est devenue le bien le plus convoité, une communauté, assiégée par de nouveaux barbares, reçoit l'aide d'un guerrier de la route, détruit par le meurtre de son épouse et de leur enfant, *Mad Max* (*Mad Max II*, George Miller 1981). Partout se dressent des bandes désorganisées, retournées à l'état sauvage. Il en est ainsi dans le roman de Chelsea Quin Yarbrow, *Fausse aurore*, 1978, Présence du futur, n°292, ou dans celui de Fritz Leiber, *Demain les loups*, 1996, PO, n°5020.

Il est plus doux, mais tout aussi tragique, de se retrouver une poignée d'êtres humains condamnés par l'histoire. Ici, les femmes sont devenues stériles (*Le Voyageur de l'espace*, film de Edgar-George Ulmer, 1959). Là, ce sont les hommes (*Barbe grise*, roman de Brian W. Aldiss, 1964, Présence du futur, n°95). Quand 90% de la population a péri, comme dans *Génocides*, roman de Thomas Disch (1965, LP, n°7123), une solution, parmi d'autres, est le retour à un type de société qui rejette désormais la science, comme dans le roman de Walter Miller, *Un Cantique pour Leibowicz*, 1960 (Présence du futur, N°46), qui va s'enfoncer dans les entrailles de la Terre, comme dans le roman de Daniel Galouye, *Le Monde aveugle*, Présence du futur, n°68) ou qui a choisi, mais dans un lointain futur, d'adorer la Bombe (Ted Post, *Le Secret de la planète des singes*, 1970).

Et si l'on reste seul, ou presque ? Une seule solution : cherchez la femme. Ainsi font les héros du *Nuage pourpre*, roman de Matthew P. Shiel, 1901, 10/18, n°2561), ceux du *Monde, la chair et le Diable*, film de Robert Mac Dougal, 1959, ou du *Dernier Homme*, film de C.-L. Bitsch, 1968. Mais les choses se compliquent si l'on se retrouve à cinq. Et l'on finit par s'entre-tuer pour retomber au niveau « un +une », comme dans le film d'A. Obeler, *Cinq survivants* (1968). Mais le pire est encore à venir. Dans le futur...

UN DESTIN TRAGIQUE

Que vont devenir ces sociétés, après la catastrophe finale ? Quand un virus a transformé 99,99% de la population en morts-vivants, le seul survivant est devenu

un monstre, objet de peur et d'horreur, comme dans *Le Survivant*, films de Sydney Salkow, 1964, *Le Survivant*, film de Boris Sagal, 1972, *Je suis une légende*, film de Francis Lawrence, 2007, tous tirés du roman de Richard Matheson, *Je suis une légende*, 1954, FOSF, n°53). Littérature et cinéma imaginent alors des mondes engloutis (J.-G. Ballard, *Le Monde englouti*, Présence du futur, n°74), une nouvelle glaciation (*Quintet*, film de Robert Altman, 1979). Des sociétés soumises à la toute puissance d'une machines, où la vie obéit à des règles répressives et dont ne peut s'évader, comme dans *THX1138*, le premier film de George Lucas, 1970. Parfois hédonistes et vouées au plaisir, elles sont malthusiennes, comme dans *L'Age de cristal*, film de Michael Crichton, 1976, tiré du roman homonyme de W. Nolan et G. H. Johnson, 1976, Présence du futur, n°11, où il faut disparaître avant 30 ans. Parfois l'immortalité est le privilège de quelques privilégiés, comme dans *Zardoz*, film et roman de John Boorman, 1973. Plus loin dans le temps, dans quelques milliers d'années, le singe aura remplacé l'homme, comme dans *La Planète des singes*, film de Franck Schaffner, 1968, tiré du roman homonyme de Pierre Boulle, 1963, PO, n°5286.

Plus loin encore, dans quelques millions d'années, il n'y aura plus personne, ou presque, comme l'imagine Olaf Stapledon dans son roman, *Les Derniers et les premiers*, Présence du futur, n°155. Le même romancier a prévu, dans *Les Derniers Hommes à Londres* (Présence du futur, n°195), la fin de toute l'espèce humaine pour dans deux milliards d'années. On respire, on a encore un peu de temps. Mais pas trop. Deux milliards d'années, c'est vite passé.

Ecouter Claude Aziza au micro d'Elizabeth Antébi
sur Canal Académie, la web-radio de l'Institut de France,
le 26 octobre 2008 :

https://www.canalacademie.com/ida3631-Claude-Aziza-de-Quo-Vadis-a-Saint-Sulpice.html?var_recherche=Aziza